

## De nouveaux matériaux pour le drame ?

J'appelle nouveaux matériaux pour le théâtre les mœurs et les coutumes qui surgissent à propos de telle ou telle occasion : il peut s'agir comme dans le cas de "*Pionniers à Ingolstadt*" de l'invasion d'éléments étrangers dans une vieille ville, qu'il s'agisse des méthodes d'une clique, placée dans la nécessité de devoir s'imposer contre une mainmise étrangère, ou de la technique des relations entre sexes telles qu'elles se pratiquent aujourd'hui, quand ceux-ci sont placés devant la question cruciale de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas. Des matériaux de cette espèce exigent non pas la forme analytique mais la forme synthétique du drame, ils réclament la vision naïve, tout comme un enfant dessine "la maison" sur son ardoise, non pas la première maison venue au coin de la rue, mais une chose bien plus excitante, avec des traits sur les murs, un toit, des fenêtres, une porte, ce qui définit la maison absolument parlant. Les mœurs et les usages ne doivent pas être joués au naturel, c'est-à-dire d'une manière qui les diminue, mais montrés sous une forme supérieure, pour qu'ainsi rendus typiques, ils frappent par leur essentialité, ils soient là inédits. Il ne s'agit pas de montrer les intérieurs mais d'accéder déjà à Tacite et à la chronique historique.

*œuvres complètes* tome IV de l'édition allemande, 1994,  
traduit par Henri Alexis Baatsch, 1998.

## Crise et vie privée

Quo usque tandem abutere Catilina patientia nostra ?

Mon Catilina, contre qui ce discours s'adresse, n'est qu'un symbole. Il ne s'agit nullement du coquin bien connu de l'Antiquité classique. Mon Catilina est un fantôme, un démon au museau de fouine qui épie chacun sans être vu pour leur chiper sous le nez les meilleurs morceaux avant même qu'ils ne puissent les porter à la bouche et qui leur dérobe le salaire de leur travail.

Quo usque tandem... Je parle de notre profession. Combien de temps faudra-t-il encore que les poètes meurent de faim et manquent du nécessaire sans même que personne prenne bonne note des souffrances qu'ils endurent ? Combien de temps encore prétendra-t-on rogner sur la maigre obole qu'ils reçoivent pour leurs œuvres dans une mesure que l'on se permettrait jamais envers les syndicats ou les associations de fonctionnaires, capables de former un front uni et vaste contre toute réduction, fût-ce même d'un centime, de leurs revenus. Jusqu'à quand continuera-t-on de sacrifier sans regarder des millions pour des cas de corruption et des procès à scandale en continuant d'épargner chichement sur chaque franc pour les fondations et les prix qui relèvent de l'art et de la situation de l'artiste ? Ce n'est pas un hasard si une femme peintre connue, petite-nièce de Menzel, cette petite et célèbre "Excellence", fait savoir à la ronde qu'elle voudrait échanger des tableaux, et donc des œuvres d'art, les produits d'un esprit créatif contre des objets et des biens de consommation courante, ce n'est pas pour rien qu'une autre femme -peintre, dont le nom n'est pas si inconnu, reçoit pour le portrait d'un contemporain célèbre sur lequel elle a travaillé de nombreux mois et avec un soin particulier des honoraires qui lui permettent tout juste de payer un trimestre de ses loyers.

Ce n'est pas un hasard non plus qu'un poète dont les grands journaux impriment les œuvres ne trouve pas d'éditeur, et doive vendre ses autres vers à des mécènes d'occasion en échange du couvert et quelquefois du gîte. Ce n'est pas un hasard si le président d'une association caritative menace de sanctions la veuve, archi-vieille, du poète - laquelle est réduite à l'extrême pauvreté parce que grâce à ses épargnes elle a rendu la création possible à son époux - parce qu'il ne croit pas qu'elle souffre vraiment de la détresse qu'elle affiche, du fait qu'elle lui a dissimulé de bien piètres revenus tirés de l'exposition des œuvres de son mari. Nous autres intellectuels sommes livrés aux tempêtes qui soufflent de toutes les directions, qu'elles viennent des secteurs tenus par les éditeurs, des journaux, des revues, de la radio ou du théâtre.

Patientia nostra... Notre patience est tendue comme un arc qui menace de se briser. Notre patience a déplacé des montagnes et vidé des mers, mais avec leurs existences toujours bien assurées, quoique diminuées, les puissants du jour ont rempli les oreilles du monde en poussant des clameurs quand il s'agissait de la diminution de leurs pourcentages. Notre patience a frappé à des portes qui n'avaient jamais été ouvertes. Souffrir et savoir tenir, tel est le principe biogénétique de l'être humain créateur. Cela n'a pas changé. Peut-être les hommes ont-ils changé, eux. Des peuples sont venus puis se sont effacés à leur tour. Le véritable Catilina a été rattrapé par une juste punition, mais son démon, son fantôme vivra éternellement. Il combat le principe créateur avec la même obstination insondable que Satan et l'horreur dantesque des tourments de l'Enfer. Nous continuons de parler de crise quand il s'agit d'un mal lent dont nous ne savons pas interrompre la propagation. Les fonctions sociologiques de notre bonne vieille mère Europe sont dangereusement minées et le temps viendra peut-être où le fantôme de

Catilina poussera le bouton du commutateur de notre stratification cérébrale, réduisant les montagnes à n'être plus que des monticules rejetées par les taupes et asséchant les mers comme des flaques d'eau de pluie. Nous parlons de crise quand nous devrions depuis longtemps avoir constaté que nous en sommes venus à l'agonie forcée de l'individu. Nous qui voulons sauvegarder l'avenir, nous sommes vraiment bien bons.

Quo usque tandem abutere, Catilina, patientia nostra.

*œuvres complètes* tome IV de l'édition allemande, 1994,  
traduit par Henri Alexis Baatsch, 1998